



HAL
open science

Chanson et propagande politique : les troubadours Gibelins (1255-1285)

Martin Aurell

► **To cite this version:**

Martin Aurell. Chanson et propagande politique : les troubadours Gibelins (1255-1285). Actes de colloque, Mar 1993, Trieste, Italie. pp.183-212. halshs-00753569

HAL Id: halshs-00753569

<https://shs.hal.science/halshs-00753569>

Submitted on 22 Apr 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chanson et propagande politique : les troubadours gibelins (1255-1285)

Martin Aurell

Résumé

Le *serventes*, chanson politique en langue d'oc, connaît un succès considérable au XIII^e siècle. Sa large diffusion en fait un moyen de propagande efficace. Nous conservons une vingtaine de ces compositions relatives aux luttes qui opposent la papauté et Charles I^{er} d'Anjou aux derniers Hohenstaufen. Elles ont été créées par des nobles provençaux, par des marchands du nord de l'Italie ou par des jongleurs de la cour de Barcelone. Elles ont en commun leur gibelinisme, leur hostilité à la papauté philo-française et aux Angevins de Naples. Leurs thèmes sont fort stéréotypés : elles attribuent les valeurs chevaleresques de la vaillance, de la fidélité et de la largesse à Manfred, Conradin et Pierre III; elles dénigrent, par contraste, Charles I^{er}. Cette propagande, répandue depuis Barcelone, où se réfugient les partisans déçus des Hohenstaufen rend, en partie, compte de la révolte des Vêpres siciliennes, des succès des communes gibelines et de l'échec de la croisade anti-catalane de 1285.

Citer ce document / Cite this document :

Aurell Martin. Chanson et propagande politique : les troubadours gibelins (1255-1285). In: Le forme della propaganda politica nel Due e nel Trecento. Relazioni tenute al convegno internazionale di Trieste (2-5 marzo 1993) Rome : École Française de Rome, 1994. pp. 183-202. (Publications de l'École française de Rome, 201);

http://www.persee.fr/doc/efr_0000-0000_1994_act_201_1_4428

Document généré le 04/03/2016

MARTIN AURELL

CHANSON ET PROPAGANDE POLITIQUE : LES TROUBADOURS GIBELINS (1255-1285)

Au XIII^e siècle, les troubadours prennent plus la Guerre que l'Amour. Du moins composent-ils encore leurs chansons politiques avec un enthousiasme ardent. On ne saurait en dire autant de leurs poèmes d'amour : l'encre dont ils mouillent leur calame galant est devenue bien terne. Passé 1200, les écrivains d'oc semblent incapables de renouveler les thèmes courtois; ils sombrent dans l'imitation surannée des grands classiques des années 1170 : rares sont ceux qui subliment le poncif amoureux dans l'ironie ou qui adoptent l'incisive satire morale; plus rares encore, ceux qui s'engagent loin dans l'idéalisation de la dame, préparant l'avènement du *Stil Nuovo*. Par contraste, les troubadours chantant la vaillance des combattants, la rudesse des engagements militaires et les subtilités de la négociation diplomatique font preuve de créativité et d'imagination. Au sommet du Parnasse occitan du XIII^e siècle, un triangle de nature idéologique – le troubadour, son mécène et le public – se substitue à l'ancien triangle amoureux – le troubadour, sa dame et le jaloux.

Deux mots en langue d'oc recourent cette opposition de genres littéraires : *canso*, désignant le poème courtois, et *sirventes* ou chanson politique. Les traités poétiques du Bas Moyen Âge cernent, avec précision, le contenu du *sirventes*. D'après *Las Leys d'Amors* : «Il traite de la rumeur publique pour reprendre ceux qui agissent mal et parle du fait d'une guerre». Selon la *Doctrina de compondre dictatz* : «Si tu veux composer un *sirventes*, tu dois parler du haut fait d'armes, louer un seigneur, le médire ou aborder tout autre sujet d'actualité». Enfin, le *Donat proensal* affirme dans une formule aussi ramassée qu'explicite : *Sirventes, id est cantio facta vituperio alicujus*¹. Le *sirventes* apparaît, en somme, très proche de nos chansons engagées contemporaines : son objet est l'actualité politique la plus factuelle et concrète, plus particulièrement l'événement militaire; son ton, qui accorde une large place à la vitupération, à la caricature

¹ F. PIROT, *Recherches sur les connaissances littéraires des troubadours occitans et catalans des XII^e et XIII^e siècles*, Barcelone, 1972, p. 52-53.

et à l'invective, est ouvertement partisan²; ses personnages sont les plus en vue des princes et seigneurs de son temps. Son fonds est essentiellement politique.

Sa forme est déterminée par un trait caractéristique : la contrefaçon ou *contrafactum*. Deux cents des cinq cents *sirventes* connus reprennent le mètre, la rime et la mélodie d'une *canço* antérieure et il est fort probable que les trois cents restants imitent des poèmes aujourd'hui perdus³. Au milieu du XIII^e siècle, la *Doctrina de compondre dictatz* fait découler l'étymologie de *sirventes* du caractère servile du poème qui colle à un mètre utilisé antérieurement. L'effet parodique et burlesque d'un tel procédé est immédiat : en reprenant, en 1227, le schéma de *Flor de paradis*, une hymne mariale, pour *D'un sirventes far*, un poème à l'anticléricisme virulent, Guilhem Figueira exacerbe, par l'ironie de son choix, la violence de ses critiques contre la papauté⁴. Le *contrafactum*, source supplémentaire de dérision, accroît la force satirique de la chanson occitane engagée⁵.

De même que le *sirventes* se soumet à un « mètre » préalable, son auteur est au service d'un « maître ». L'ombre protectrice d'un mécène préside à ses travaux. Accueillis dans le château d'un prince ou d'un seigneur, les troubadours composent des chansons haussant son prestige ou transmettant des messages qui lui sont favorables : leur production est « récupérée », tout comme pouvait l'être, à la même époque, l'historiographie⁶. La finalité du *sirventes* est de créer un courant d'opinion, d'exercer une pression sur la collectivité qui l'écoute et d'intervenir sur les individus les poussant à appuyer un parti et à dénoncer ses opposants⁷. La diffusion du *sirventes* entraîne la manipulation de ses auditeurs.

Mais il ne faudrait pas exagérer la passivité du public des troubadours. Le message politique part certes de l'émetteur duel que

² K. W. KLEIN, *The Partisan Voice. A Study of the Political Lyric in France and Germany, 1180-1230*, Paris-La Haye, 1971, p. 55, 64-65 et 192.

³ F. M. CHAMBERS, *Imitation of Form in the Old Provençal Lyric*, dans *Romance Philology*, 1953, p. 104-120.

⁴ Ce *sirventes* suscita la réponse de Gormonda de Montpellier, qui reprenait à son tour le même schéma métrique, dans un poème apologétique défendant Rome des attaques de Guilhem, K. STÄDTLER, *The sirventes by Gormonda de Monpeslier*, dans *The Voice of the Trobairitz*, W. D. Paden éd., Philadelphie (Pennsylvanie), 1989, p. 129-155.

⁵ S. THIOLIER-MÉJEAN, *De la rupture comme principe esthétique du sirventes*, dans *Mélanges P. Rémy*, t. I, Kalamazoo, 1986, p. 313-322.

⁶ B. GUENÉE, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, 1980, p. 285, 332, 337 et 354.

⁷ G. GOUIRAN, *À la frontière de l'histoire et de la littérature : le sirventés*, dans *Boletín de la Real Academia de buenas letras de Barcelona*, 1979-1982, p. 1987-1988, p. 213-225.

représentent le poète et son mécène; le récepteur n'intervient pas moins dans l'élaboration de la chanson par une logique de demande-réponse interne à l'acte de communication. La théâtralité du *sirventes* est indéniable : sa création et sa transmission orales accordent une large part à l'improvisation et aux réactions de l'auditoire, qui le récitera ultérieurement en y apportant des modifications à son gré⁸. La fixation écrite de la chanson engagée est exceptionnelle : les feuilles volantes ou les cahiers avec lesquels les jongleurs rafraîchissaient, pendant leurs tournées, leur mémoire n'avaient qu'un usage strictement personnel et ne survivaient pas à leur propriétaire; les riches chansonniers, élaborés au XIV^e siècle aux cours princières de Languedoc et d'Italie, n'étaient destinés qu'à un groupe restreint de lecteurs⁹. Demeuré principalement oral, le *sirventes* est des plus plastiques et malléables : il s'adapte aux exigences de son public.

Cette capacité de répondre aux attentes de son auditoire élargit son champ d'action : sa diffusion est grande. La vieille mélodie qu'il reprend et son caractère risible rendent le *sirventes* extrêmement populaire. Le roman de *Flamenca* rapporte que, aussitôt après avoir emprisonné sa jeune femme dans une tour, le jaloux Archimbaut était brocardé par des chansons qui se répandaient un peu partout en Auvergne¹⁰. Les plus sûrs procès-verbaux de l'inquisition corroborent le témoignage de la fiction romanesque : en décembre 1274, le tribunal de Toulouse enregistrait la déposition d'un bourgeois récitant par cœur *D'un sirventes far*, la chanson contre Rome que Guilhem Figueira avait composée en 1227; l'un des témoins de Jacques Fournier, le futur pape Benoît XII, affirma avoir entendu, vers 1300, fredonner une composition anticléricale de Peire Cardenal par le frère de l'évêque de Pamiers en plein office dans la cathédrale¹¹. La portée géographique et la longévité de certaines chansons engagées sont notables.

Les seigneurs-mécènes savent toute l'efficacité du *sirventes* pour répandre des idées servant leurs intérêts. Comme tout créateur, le troubadour est conscient que, une fois finie et livrée au public, son œuvre connaîtra une destinée qu'il ne contrôlera aucunement : la

⁸ M. L. MENEGHETTI, *Il pubblico dei trovatori. Ricezione e riuso dei testi lirici cortesi fino al XIV secolo*, Milan, 1984.

⁹ S. D'ARCO AVALLE, *La letteratura medievale in lingua d'oc nella sua tradizione manoscritta*, Turin, 1961, p. 44-49, 83 et 129.

¹⁰ *Ja sabon tut per lo país qu'En Arcimbautz es gelos fïns; per tot Alvergn'en fan cansos, e serventes, coblas e sos, o estribot o retroencha d'En Archimbaut*, éd. R. Nelli, R. Lavaud, *Les troubadours*, Bourges, 1978, vv. 1171-1176. Cité par G. GOUIRAN, *À la frontière...*, p. 214.

¹¹ M. AURELL, *La vielle et l'épée. Troubadours et politique en Provence au XIII^e siècle*, Paris, 1989, p. 227.

chanson jouit d'une vie propre; tous ceux qui l'interprètent la maintiennent dans l'existence. Peire Durand de Carpentras reconnaît le rayonnement autonome de sa chanson politique, tandis qu'il écrit : « Mon *sirventes* tient le pied à l'étrier sur le point de partir »¹². Le *sirventes* tire toute sa force de cette auto-motion. Parcourant les sentiers de la garrigue ou les ruelles de la ville, des jongleurs l'interprètent dans la cour du château et sur la place du marché. Des hommes d'armes, des clercs, des paysans et des artisans la mémorisent alors pour la répéter, par la suite, à leurs parents et amis. De bouche à oreille, il connaît une diffusion capillaire. Le *sirventes* est le media par excellence du Moyen Âge, le moyen le plus rapide, large et efficace de diffuser une propagande politique et d'agir sur l'opinion publique.

Au XIII^e siècle, le rayonnement des chansons occitanes est considérable : il dépasse le cadre strict de l'Aquitaine, de l'Auvergne, du Languedoc, de la Provence et de la Catalogne, principautés où le parler des troubadours ne pose pas de problèmes majeurs de compréhension. Au-delà de cet espace, *cansos* et *sirventes* sont récités aux cours royales ou nobiliaires de Castille ou de Portugal. En Italie, la poésie en langue d'oc connaît un succès notoire : la lyrique dans les dialectes autochtones n'y est pas encore de mise; les élites utilisent le provençal et les catégories culturelles des troubadours pour dire la passion amoureuse; elles composent, tout naturellement, des *sirventes* dans cette langue qui leur est devenue familière¹³.

C'est aux palais des princes du Piémont que des jongleurs méridionaux ont été accueillis dès la fin du XII^e siècle : Boniface I^{er} de Montferrat, chef de la quatrième croisade, ouvre alors les portes de son château à Raimbaut de Vaqueiras et à d'autres troubadours; le prestige qu'il en tire est à la hauteur de la politique qu'il mène en Orient¹⁴. La lyrique provençale connaît, par la suite, une certaine démocratisation au-delà du cercle étroit de l'aristocratie : à Bologne, ville universitaire, les étudiants fréquentent des méridionaux, disposent de chansonniers et composent des vers en langue d'oc. Les nobles, le patriciat urbain et les plus cultivés des marchands des villes du nord de l'Italie comprennent le provençal; l'utilisation qu'ils en font rappelle, à bien d'égards, l'usage du latin parmi les clercs¹⁵.

¹² J. BOUTIÈRE, *Les poésies du troubadour Peire Brémon Ricard Novas*, Toulouse-Paris, 1930, appendice n° 1, v. 41-42.

¹³ F. A. UGOLINI, *La poesia provenzale e l'Italia*, Modène, 1949, p. LI.

¹⁴ A. BARBERO, *La corte dei marchesi di Monferrato allo specchio della poesia trobadorica : ambizioni signorili e ideologia cavalleresca tra XII e XIII secolo*, dans *Bollettino storico-bibliografico subalpino*, 1983, p. 641-703.

¹⁵ « Il provenzale est divenuto la lingua ufficiale della lirica, anche presso la

Ce milieu, nobiliaire et bourgeois, demeure certes restreint : il n'est pas moins composé de dirigeants et de décideurs, dont l'opinion fait la vie politique. Pour celui qui se lance dans la course effrénée pour le pouvoir, il est indispensable de gagner l'appui de ce groupe dominant.

Bien qu'à un degré moindre, la diffusion de l'occitan semble similaire dans le royaume de Naples et de Sicile. Frédéric II Hohensaufen (1197-1250), seigneur de ces territoires, a appris cette langue des lèvres de sa première épouse, la Catalane Constança, fille d'Alphonse I^{er} (1162-1196), le roi troubadour. Il gagne l'admiration de nombreux poètes. En 1220, Falquet de Romans, Aimeric de Pegulhan et Elias Cairel se rendent à Rome pour assister à son couronnement impérial et le chanter dans des *sirventes* enflammés¹⁶. Guilhem Figueira, exilé de Toulouse, séjourne à sa cour. Elias de Barjols et Gausbert de Pucibot l'encouragent à prendre la croix pour accomplir son vœu et libérer la Terre sainte¹⁷. Tomier et Palaizi le prient de venir secourir Avignon assiégé par les troupes françaises¹⁸. L'empereur est décidément populaire parmi les troubadours demeurant aussi bien en Italie que dans le Midi.

Ses descendants le deviennent aussi. Entre 1255 et 1285, de nombreux *sirventes* en langue d'oc ont été écrits pour les encourager dans les guerres qu'ils mènent contre le pape et contre Charles d'Anjou (1245-1285), frère de saint Louis. Le sort de ces chansons fut des plus précaires : leur diffusion exclusivement orale et leur nature étroitement politique les rendaient éphémères; elles sont, pour la plupart, aujourd'hui disparues. Une vingtaine d'entre elles a, cependant, survécu au naufrage : elles ont été, dans leur majorité, remarquablement éditées par V. De Bartholomaeis en 1931¹⁹. Elles représentent la matière première de notre communication, tout comme la biographie de leurs auteurs – retracée à l'aide de leur *vida* provençale ou des documents d'archives – et l'étude de leur milieu de genèse.

Elles se rapportent à une histoire politique agitée. Les luttes qui opposent Manfred et Conradin, successeurs du Hohenstaufen, d'une part, et les Français, champions du Saint-Siège, de l'autre, sont leur

classe borghese, così come il francese è divenuto la lingua ufficiale dell'epica», V. DE BARTHOLOMAEIS, *Poesie provenzali storiche relative all'Italia*, t. I, Rome, 1931, p. LXII. Cf. p. XII-XIII.

¹⁶ A. JEANROY, *La poésie lyrique des troubadours*, t. II, Paris, 1934, p. 255; R. ARVEILLER et G. GOUIRAN, *L'œuvre poétique de Falquet de Romans, troubadour*, Aix, 1987, n° 6.

¹⁷ DE BARTHOLOMAEIS, *Poesie...*, p. XLIV-LVI.

¹⁸ I. FRANK, *Tomier et Palaizi, troubadours tarasconnais (1199-1226)*, dans *Romania*, 1957, p. 46-85; AURELL, *La vielle...*, p. 49-50 et 257-260.

¹⁹ Dans *Poesie provenzali storiche relative all'Italia*, Rome, 1931, cité plus haut.

objet. La conquête du royaume de Naples et de Sicile est l'enjeu de cette guerre, relayée par l'antagonisme entre gibelins et guelfes dans les communes du nord de l'Italie. Ces mêmes luttes partisans se retrouvent en Provence, où la domination de Charles d'Anjou et le pouvoir temporel de l'épiscopat sont récusés par des républiques urbaines aux réactions patarines²⁰. Le mouvement d'hostilité à l'entente franco-pontificale se nourrit à la cour des rois d'Aragon, qui apparaissent comme les fidèles alliés des Souabes : le programme catalan d'expansion méditerranéenne heurte inexorablement les intérêts français. C'est de Barcelone à Palerme, en passant par Marseille et Gênes, que nos vingt *sirventes* ont circulé : ils disent toute la haine suscitée, chez les gibelins, par Charles I^{er} et par la papauté philo-angevine.

Un bref rappel événementiel permet de planter le décor dans lequel ces chansons ont été interprétées. Après le bref règne de Conrad IV (1250-1254), Manfred, fils illégitime de Frédéric II et de Blanca Lancia, devient roi de Sicile : il doit battre, pour conserver son trône, les troupes du Pape Alexandre IV (1254-1261), hostile à sa domination. Le conflit ne s'arrête pas de sitôt : Urbain IV (1261-1265), d'origine champenoise, suscite une candidature française à son encontre en la personne de Charles d'Anjou. Le 26 février 1266, le nouveau comte de Provence, récemment couronné roi de Sicile à Rome, remporte la bataille de Bénévent, au cours de laquelle Manfred est tué. Conradin, petit-fils de Frédéric II, réclame, par la suite, son héritage, obtenant l'alliance d'Enrique de Castille, sénateur de Rome – après avoir fait fortune à Tunis où il avait aidé le sultan à mater les tribus rebelles –, des gibelins toscans et d'une grande partie de l'aristocratie sicilienne. Il est battu à Tagliacozzo en 1268 : l'Angevin ordonne sa décollation ; il impose une longue captivité à Enrique. L'année suivante, il parfait sa victoire à Colle en écrasant les gibelins toscans. Les partisans italiens des Souabes se réfugient alors à Barcelone, où vit Constance, fille de Manfred et épouse de l'infant Pierre d'Aragon. En avril 1282, ils encouragent la révolte des Vêpres, chassant les Français de l'île, que récupèrent Pierre III (1276-1285) et Constance. Martin IV (1281-1285) les excommunie et prêche la croisade contre la Catalogne : Philippe III (1270-1285), roi de France, traverse les Pyrénées avec son armée, vite refoulée. La

²⁰ J. CHIFFOLEAU, *Les mendiants, le prince et l'hérésie à Marseille vers 1260*, dans *Provence historique*, 1986, p. 3-19, et, avec M. ZERNER, *Vie et mort de l'hérésie en Provence et dans la vallée du Rhône du début du XIII^e au début du XIV^e siècle*, dans *Cahiers de Fanjeaux*, XX, 1985, p. 73-99.

Sicile fait désormais partie de la confédération catalano-aragonaise, tandis que les Angevins conservent le royaume de Naples²¹.

Quelques troubadours provençaux ont fortement critiqué l'aventure italienne de Charles I^{er}. Boniface de Castellane est le plus connu d'entre eux. Ce grand personnage est issu d'une vieille famille aristocratique, détentrice d'une vaste baronnie montagnarde, enclave ou kyste dans un espace que le nouveau comte de Provence entend gouverner sans partage; il est le type social même du seigneur d'un vieux lignage nanti de privilèges et féru de son indépendance. L'affrontement de cet aristocrate et Charles I^{er} était inévitable. Il se concrétisa, pour la première fois, dans la révolte qu'il encouragea, en 1256, avec Béatrice de Savoie, la comtesse douairière. Début 1262, il unit ses efforts au soulèvement de la commune de Marseille contre Charles I^{er}, dont la politique centralisatrice rejette autant l'autonomie des châtelainies nobiliaires que les libertés des républiques urbaines; l'armée du comte occupe ses terres. Boniface se réfugie alors, avec maints Marseillais, à Montpellier, seigneurie catalane²². En février 1265, il apparaît parmi les commensaux de l'infant Pierre et de Constance de Hohenstaufen à Huesca²³. C'est à la cour aragonaise, avec d'autres exilés provençaux comme Albert de Lavagne ou Uc de Baux de Meyrargues, meneurs de la révolte de 1262, que l'on perd ses traces. Il mourut sans doute en Catalogne, loin de son château natal, contrôlé désormais par les officiers français.

Le troubadour Paulet de Marseille appartenait également au groupe des *faidits* ou réfugiés du palais de Barcelone, qu'il avait rejoints en 1250, date où Barral de Baux, son protecteur, trahissait ses engagements gibelins pour passer, avec armes et bagages, dans le camp de Charles I^{er}. Les riches documents comptables des archives de la couronne d'Aragon le présentent parmi les jongleurs qui perçoivent des soldes du trésorier de l'infant Pierre en avril-mai 1262 et en octobre 1267²⁴. Dans la cité phocéenne, dont il était originaire, Paulet fréquenta probablement Raimon de Tors et Bertran Carbonel, autres troubadours patarins. Raimon était marchand et

²¹ E. JORDAN, *Les origines de la domination angevine en Italie*, Paris, 1909; É.-G. LEONARD, *Les Angevins de Naples*, Paris, 1954.

²² AURELL, *La vielle...*, p. 177-203.

²³ F. SOLDEVILA, *Pere el Gran : I, l'infant*, Barcelone, 1950-1956, p. 196-199 et 210.

²⁴ I. DE RIQUER, *Las poesías del trovador Paulet de Marselha*, dans *Boletín de la Real Academia de buenas letras de Barcelona*, 1979-1982, p. 133-205.

visita Florence et la Toscane au cours de ses voyages d'affaires; il écrivit des chansons anticléricales²⁵. Bertran en composa également²⁶ : il était le disciple de l'Auvergnat Peire Cardenal, le plus original et l'un des plus prolifiques des troubadours du XIII^e siècle, qui fit un long séjour à Marseille entre 1249 et 1257²⁷. Ce port méditerranéen apparaît ainsi comme une véritable pépinière de créateurs de *sirventes* critiquant Charles d'Anjou, Rome et l'épiscopat local.

Le combat d'une importante faction de la population marseillaise pour les libertés communales explique leur attitude. Au cours de la première moitié du XIII^e siècle, patriciens, marchands et artisans rachètent aux vicomtes la seigneurie de la ville basse; ils s'engagent dans un long combat contre l'évêque, maître de la ville haute, et contre le comte de Provence, qui souhaite étendre sa domination sur la cité. Plusieurs révoltes éclatent dans la ville contre Charles I^{er} : elles sont matées en 1252, 1257 et 1262. Au bout du compte, les Marseillais, soumis au viguier angevin, perdent leurs institutions autonomes²⁸. L'effervescence religieuse accompagne le combat des citoyens phocéens : certains franciscains spirituels d'inspiration joachimite, prônant un retour à la pauvreté évangélique dans un contexte eschatologique, encouragent l'agitation politique. Les plus en vue des porte-paroles de ce mouvement se rendent à Marseille : Hugues de Digne, sa sœur Douceline, Louis d'Anjou et Arnaud de Villeneuve y font de longs séjours²⁹. Leurs idées, très critiques à l'égard du clergé séculier, auquel ils reprochent son attachement aux richesses et aux honneurs de ce monde³⁰, confortent tous ceux qui combattent la seigneurie épiscopale et l'ingérence de la papauté dans les affaires siciliennes.

²⁵ A. PARDUCCI, *Raimon de Tors, trovatore marsigliese del secolo XIII*, dans *Studi romanzi*, 1911, p. 5-59.

²⁶ G. CONTINI, *Sept poésies lyriques du troubadour Bertran Carbonel de Marseille*, dans *Annales du Midi*, 1937, p. 5-41, 113-152 et 225-240.

²⁷ Ch. CAMPROUX, *Écrits sur les troubadours*, t. I, Montpellier, 1984, p. 87-111 et 161-188.

²⁸ V.-L. BOURRILLY, *Essai sur l'histoire politique de la commune de Marseille des origines à la victoire de Charles d'Anjou (1264)*, Aix, 1925.

²⁹ CHIFFOLEAU, *Les mendiants...*; CAMPROUX, *Écrits...*, t. I, p. 161-188; É. BARATIER, *Le mouvement mendiant à Marseille*, dans *Cahiers de Fanjeaux*, VIII, 1973, p. 181-182; AURELL, *La vielle...*, p. 220-223. Il ne faudrait toutefois pas exagérer les positions anti-angevines des spirituels : saint Louis et Charles d'Anjou ont entretenu d'excellents rapports avec certains de ces mendiants et un membre de leur famille, Louis d'Anjou, adopte leur religiosité, J.-P. BOYER, *Idéaux aristocratiques et genèse de l'État*, dans *Provence historique*, 1990, p. 238-239; J. PAUL, *Évangélisme et franciscanisme chez Louis d'Anjou*, dans *Cahiers de Fanjeaux*, VIII, 1973, p. 375-402, et *Hugues de Digne*, *ibidem*, X, 1975, p. 69-98; A. VAUCHEZ, *La sainteté en Occident aux derniers siècles du Moyen Âge*, Rome, 1988, p. 212-213.

³⁰ J. PAUL, *Pauvreté et science théologique*, dans *Francescanesimo e cultura universitaria*, Assise, 1988, p. 27-66.

Outre les exilés marseillais, la cour de Barcelone accueillait de nombreux *faidits* languedociens refoulés par les officiers français qui s'étaient installés sur leurs domaines au lendemain de la croisade albigeoise. Originaire de Toulouse, Guilhem de Montanhagol avait obtenu de Jacques I^{er} quelques terres dans le royaume de Valence, récemment conquis (1238) : il séjourna, par la suite, aux cours de Raimon VII et d'Alphonse X de Castille, qui fut un temps le candidat des Marseillais à la succession impériale. En 1268, sa présence est, à nouveau, mentionnée à Barcelone dans les comptes de l'infant Pierre³¹. D'un rang social bien plus modeste, le jongleur Folquet de Lunel s'installa, également, auprès du fils du roi d'Aragon, qu'il accompagna, en 1269, à Tolède pour rendre visite à Alphonse X et assister aux noces de l'infant Fernando; il rentra en Languedoc vers 1274³². Les chansons de Guilhem, un chevalier, et de Folquet, un simple jongleur, récusèrent de façon unanime la domination des Capétiens dans le Midi et l'action politique du clergé favorable aux Français.

Des troubadours catalans de l'entourage de Pierre et de Constance étaient, comme Paulet de Marseille et Folquet de Lunel, de modestes ménestrels rémunérés pour leurs compositions³³. Cerverí de Girona réalisa une œuvre impressionnante – cent dix-neuf poèmes et ses longs *Proverbis* – sous le patronage de l'infant d'Aragon; il écrivit un *sirventes* pour réclamer la libération d'Enrique de Castille. Son nom figure parmi les jongleurs qui perçoivent un traitement à la cour comtale³⁴.

Le nom de Pere Salvatge est fort significatif de son milieu professionnel : les *cavalliers salvatges* faisaient partie du personnel subalterne du palais en tant que messagers ou courriers à cheval. En 1268, l'infant Pierre avait échangé avec lui quelques *coblas* ou strophes relatives à la guerre d'Urgell; en 1280, il apparaît dans la documentation comme «jongleur du roi». L'été de 1285, à l'occasion de l'invasion française de la Catalogne, le monarque avait recours à lui pour «le dommage de ses ennemis», *ad inferendum malum inimicis* : Pere Salvatge se voyait confier la mission de maintenir le moral de ses troupes par ses *sirventes*; pour les faire interpréter, il

³¹ P. T. RICKETTS, *Les poésies de Guilhem de Montanhagol*, Toronto, 1964; M. DE RIQUER, *Los trovadores. Historia literaria y textos*, Barcelone, 1983, p. 1429-1433.

³² RIQUER, *Los trovadores...*, p. 1550-1551.

³³ *Dalfinet e Folquet, 3 solidos. Cerverí, 1 solido*, Arxiu de la Corona d'Aragó, Reg. 34, fol. 59v., cité RIQUER, *Los trovadores...*, p. 1550, note 3.

³⁴ M. DE RIQUER, *Guillem de Cervera és Cerverí de Girona*, dans *Revista de Catalunya*, mars 1989, p. 127-138.

comptait sur une équipe bien fournie de jongleurs, qu'il récompensait, l'année suivante, des cadeaux accordés à l'occasion du couronnement d'Alphonse III (1285-1291). Les archives royales, toujours si précises, nous apprennent qu'en juin 1287 le nouveau monarque demanda à ses officiers d'engager un procès contre les ravisseurs de la fille de Pere Salvatge; leurs comptes contiennent, à plusieurs reprises, la quittance de sa solde et mentionnent le mulet qui lui fut octroyé en 1286³⁵. Ce jongleur, spécialiste de la chanson politique, jouissait de la protection du roi, son mécène : il diffusait, à son service, une propagande encourageant ses hommes face aux croisés de Philippe III.

De longue date, la cour de Barcelone avait accueilli les rescapés de l'invasion languedocienne de Simon de Montfort et de Louis VIII. Elle reçut, par la suite, les meneurs provençaux des révoltes contre Charles d'Anjou. À partir de 1266, les exilés siciliens et napolitains affluaient auprès de Constance de Hohenstaufen, bru du roi d'Aragon : ses cousins Corrado et Manfredi Lancia, Ruggero de Lauria, le célèbre amiral, et Giovanni da Procida, médecin de Frédéric II, avaient, entre autres, recours à sa protection³⁶. L'agitation, qu'ils encourageaient à distance, fut décisive, en avril 1282, dans le déclenchement du mouvement des Vêpres qui tira – il est vrai – profit d'un contexte exceptionnel : l'affirmation d'une identité insulaire par les diverses communautés et groupes ethniques siciliens³⁷. L'infant Pierre savait toute l'aide qu'il pouvait tirer de ces personnages dans la lutte impitoyable qu'il menait contre les Angevins pour le contrôle de la Méditerranée.

C'est dans un même but qu'il protégeait les troubadours anti-français qui fuyaient le Midi et qu'il attirait les jongleurs catalans sachant composer des *sirventes*. Ces ménestrels, issus d'un milieu social modeste, celui des subalternes de la cour, étaient d'autant plus malléables qu'ils vivaient du traitement que leur versait la cour. Les temps où les jeunes chevaliers inventaient la *fin'amor* pour dire la frustration de leur contraignante soumission à un châtelain tout-puissant sont bel et bien révolus³⁸ : les troubadours ne sont plus des guerriers livrés à l'exaltante aventure chevaleresque, mais de

³⁵ RIQUER, *Los trovadores...*, p. 1590-1591, et *El sentido político del sirventés provençal*, dans *Miscellanea Barcinonensia*, 1973, p. 22-27.

³⁶ H. WIERUSZOWKI, *Politics and Culture in Medieval Spain and Italy*, Rome, 1971, p. 185-222; A. BOSCOLO, *L'eredità sveva di Pietro il Grande, re d'Aragona*, dans *La società mediterranea all'epoca del Vespro*, t. I, Palerme, 1983, p. 83-99.

³⁷ H. BRESCH, *1282 : Classes sociales et révolution nationale*, dans *La società mediterranea...*, t. II, p. 241-258.

³⁸ E. KÖHLER, *Observations historiques et sociologiques sur la poésie des troubadours*, dans *Cahiers de civilisation médiévale*, 1964, p. 27-51.

pauvres jongleurs à l'inlassable et mendiante itinérance³⁹. Leur existence est vouée, par la force des choses, au service d'un mécène. Les soldes qu'ils perçoivent du trésorier de l'infant Pierre lient leurs mains; manipulation et récupération s'emparent de leur art : leurs compositions seront gibelines ou ne seront pas. La cour de Barcelone est en passe de devenir un centre de propagande politique et de diffusion d'idées contestant la domination capétienne en Languedoc, les conquêtes provençales et italiennes des Angevins et la politique pro-française de la papauté.

Les mêmes thèmes se retrouvent dans les *sirventes* de quelques troubadours du nord de l'Italie. L'un d'entre eux, Perceval Doria, joue un rôle politique de premier plan, aussi bien dans ce pays qu'en Provence. Né dans une grande famille génoise, Perceval occupe, à partir de 1228, des charges municipales dans le gouvernement d'Asti et de Parme, où il mène une politique hostile à la papauté. Entre 1232 et 1234, il réside en Provence : les grandes villes de ce comté adoptent alors la podestarie, institution importée de l'Italie septentrionale, par laquelle un arbitre étranger, nommé à la tête du gouvernement municipal, est censé mettre fin aux luttes intestines déchirant la cité. En tant que podestat d'Arles, Perceval Doria remplit sa mission de pacificateur au sein d'une ville ravagée par les affrontements entre les partisans et les détracteurs de l'archevêque et les membres des différents quartiers. De retour en Italie, il participe encore activement à la vie politique, affichant un gibelinisme ouvert : en 1243, il est nommé podestat de Parme et de Pavie; en 1255, son engagement dans le parti souabe lui vaut une excommunication de la part d'Alexandre IV; en 1258, Manfred en fait son vicaire général pour la marche d'Ancône, le duché de Spolète et la Romagne. Sa carrière s'arrête brutalement l'été de 1264 : c'est en combattant les guelfes qu'il se noie dans le Nera di Narco, une rivière proche de Rieti⁴⁰.

Il n'est pas étonnant que la ville natale de Perceval, fidèle dévoué des Hohenstaufen, fût Gênes, dont les gibelins contrôlèrent sans partage – les années 1269-1273 exceptés – le conseil municipal. Calega Panzano, autre troubadour originaire du port ligure, appartenait à ce parti majoritaire. Marchand de draps, il constitua une société avec son frère Corrado, dont le rayon d'action s'étendait jusqu'aux foires de Champagne et jusqu'en Syrie; son activité est attestée entre 1248 et 1313⁴¹. Commerçant aussi, Paolo Lanfranchi, troubadour de la ville gibeline de Pistoia, réalisa quelques voyages

³⁹ AURELL, *La vielle...*, p. 126-129.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 166-167.

⁴¹ BERTONI, *I trovatori...*, p. 112-113.

d'affaires à Bologne : il adressa un médiocre sonnet en provençal à Pierre III pour chanter sa victoire sur Philippe III⁴².

En 1266, les marins de Gênes capturaient un navire parti de Venise, l'ennemie invétérée, et emprisonnaient ses passagers. Le troubadour gibelin Bartolomeo Zorzi faisait partie de ces captifs. Il resta dans le port ligure jusqu'en 1273 : à cette date, les guelfes étaient chassés du gouvernement de Gênes qu'ils accaparait depuis 1269; l'avènement des gibelins favorisa le rapprochement avec Venise et sa libération. En 1268, en apprenant, dans sa geôle, la nouvelle de la décapitation de Conradin, il composa un *planh*, une complainte funèbre en son honneur⁴³.

Ces quelques poètes, représentatifs des milieux gibelins des villes du nord de l'Italie, manient la langue d'oc, avec laquelle ils ont composé des *sirventes* favorables aux Souabes. Ils appartiennent au patriciat urbain de Gênes, Venise ou Pistoia; ils s'adonnent à la politique et pratiquent le commerce. Sans doute certains d'entre eux étaient-ils en contact avec l'infant d'Aragon? Entre 1266 et 1282, Pierre et Constance accueillent de nombreux exilés de l'Italie septentrionale à leur cour; des chevaliers lombards et des marchands de Gênes – parmi lesquels figurent des membres de la famille dirigeante de Spinola –, de Pise, de Lucca et de Pistoia profitent de leur hospitalité; les messagers du palais comtal font la navette entre la Catalogne et l'Italie⁴⁴. La cour de Barcelone se trouve, somme toute, au centre de la production des troubadours gibelins : héritiers des derniers Hohenstaufen, ses rois encouragent une propagande politique qui leur apportera bientôt la Sicile. Le groupe de nos poètes est bien hétéroclite : un grand baron alpin y côtoie un modeste jongleur marseillais, un podestat génois ou un marchand de Pistoia. Un lien politique, qui passe par Constance et son entourage, unit néanmoins ces personnages.

Une idéologie commune les rassemble d'autant plus. Ces troubadours choisissent d'appuyer les rois de Sicile de la dynastie souabe, dont ils deviennent les porte-paroles. Dans une poésie où les programmes politiques sont personnifiés, ils chantent Manfred, Conradin et Pierre III, meneurs du combat gibelin. Les qualités dont ils les affublent sont des plus conventionnelles : elles renvoient au très traditionnel système de valeurs chevaleresque.

La vaillance au combat, vertu militaire par excellence, très prisée dans le contexte belliqueux de la fin du XIII^e siècle, est attribuée à chacun de ces trois personnages. Chez Conrad régnait

⁴² *Ibid.*, p. 118-120.

⁴³ *Ibid.*, p. 114-118; DE BARTHOLOMAEIS, *Poesie...*, t. II, p. 241.

⁴⁴ WIRUSZOWSKI, *Politics...*, p. 203-205 et 208, avec des données tirées des comptabilités comtales à l'appui.

Valhenza, affirme Bartolomeo Zorzi⁴⁵. À la veille de Bénévent, Perceval Doria et Raimon de Tors, nous apprennent que Manfred abat, par son courage, ses ennemis et exalte ses amis⁴⁶. Dans le *planh* anonyme écrit en son honneur, il apparaît non seulement comme *valen* («vaillant», v. 5), mais comme *capdelaire de valor* («chef de valeur», v. 5-6), voire comme la personnification même de *Valors* (v. 28)⁴⁷. *Pretz* («Mérite, prix, valeur») et ses adjectifs dérivés (*presan, prezat, pro*) sont attribués aux trois héros des gibelins, nuancés, presque toujours, d'un sens guerrier⁴⁸ : c'est dans une strophe exaltant ses vertus militaires que Manfred apparaît, sous la plume de Perceval Doria, comme «lumière de mérite (*pretz*) loyal»⁴⁹. La valeur est la qualité première de ces chefs de guerre.

Outre le courage, une vertu est particulièrement chère à ces meneurs d'hommes : la loyauté. Les Hohenstaufen sont fidèles à leurs amis, qu'ils font participer de la gloire immense qu'obtiennent leurs hauts faits d'armes. «Au roi Manfred il ne plaît point tricher», s'écrie Raimon de Tors, qui ajoute aussitôt : «Il est loyal et droit, sans imposture aucune»⁵⁰. Avec *fin* et *dretz*, adjectifs désignant cette fidélité, *Honor* («honneur»), *honrar* («honorer») et *honratz* («honoré»), semblent qualifier l'homme qui ne faillit ni à ses engagements ni à la parole donnée⁵¹; le royaume de Manfred était, selon son *planh*, le pays où demeurait *Honor*, chassé par ses antonymes, *Enjan* («Tromperie») et *No-fes* («Infidélité»), arrivés dans les bagages de l'occupant : «Droit, Vérité et Respect s'en vont; Mensonge et Tort honteux les remplacent aussitôt»⁵². La droiture du fils de Frédéric II lui vaut l'estime de ses guerriers : il les commande tous avec autorité, y compris les mercenaires ou *soudadiers*, étrangers à la chevalerie et à son sens de la fidélité⁵³. Il apparaît ainsi comme le plus loyal des chefs militaires.

C'est pourquoi il distribue avec générosité l'impressionnant butin que lui apportent ses victoires militaires. Sa largesse, longuement célébrée par les troubadours, est le pendant de sa vaillance au combat : «Il ne se dispense ni de la valeur ni du donner»⁵⁴. Ce lien

⁴⁵ DE BARTHOLOMAEIS, *Poesie...*, n° 171, v. 4.

⁴⁶ *Ibid.* n° 150, v. 52-54, et 156, v. 42-43..

⁴⁷ *Ibid.* n° 164.

⁴⁸ Cf., à titre de comparaison, G. GOUIRAN, *L'Amour et la Guerre. L'œuvre de Bertran de Born*, Aix, 1985, p. C-CI.

⁴⁹ DE BARTHOLOMAEIS, *Poesie...*, n° 150, v. 49.

⁵⁰ *Ibid.* n° 158, v. 30 et 35.

⁵¹ *Ibid.* n° 149, v. 12, 156, v. 43, n° 159, v. 100; BERTONI, *I trovatori...*, n° 69, v. 2.

⁵² DE BARTHOLOMAEIS, *Poesie...*, n° 164, v. 15-16 et 36-37.

⁵³ *Ibid.* n° 156, v. 54.

⁵⁴ *Ibid.* n° 156, v. 47.

entre le courage et la générosité transparaît dans l'élogie que Bartolomeo Zorzi dédia à Conradin : « Il eut incontestablement de la valeur dans les armes et il donna et fit des cadeaux selon sa puissance, à telle enseigne que le plus large semblait, à côté, un mendiant »⁵⁵. Pierre III, dernière figure de proue des gibelins, manifeste une hospitalité plus en accord avec la vie politique de son temps, en accueillant – comme le fait remarquer, avec gratitude, Paulet de Marseille – les *faidits* de Provence en Catalogne⁵⁶; plus agressif, un sirventes anonyme daté de 1276 affirme que ces laissés-pour-compte de l'expansion française « se rendent auprès de lui pour tirer vengeance »⁵⁷.

Cette munificence profite autant aux guerriers qui, s'étant mis au service de Manfred, attendaient tout de sa protection, si l'on en croit l'auteur anonyme de son *planh* : « Maintenant Largesse crie tout son deuil, en disant aux chevaliers pauvres et courtois : 'Seigneurs, qu'allons nous faire désormais qu'un si bon seigneur et père nous a été enlevé?' »⁵⁸. Ces vers sont plus le reflet de l'imaginaire chevaleresque que de la réalité militaire. La dépendance du *miles* à l'égard du *dominus* n'aurait pu mieux être exprimée : le guerrier de la garnison d'un château, dépourvu encore d'une famille propre et d'un héritage, doit sa subsistance au maître du lieu. La largesse du seigneur est chantée par les *juvenes*, les jeunes des suites armées du chef du lignage, inventeurs de l'amour courtois⁵⁹. Ils n'hésitent pas à faire de l'infant Pierre, *jove*⁶⁰, et, surtout, de Conradin, l'un des leurs : « Il avait la jeunesse, le mérite puissant et tous les biens (...). Il n'avait même pas vingt ans »⁶¹. Le mot *joven* (« jeunesse ») résume toutes les vertus guerrières que nos troubadours présentent sous un triple visage : vaillance, fidélité et largesse.

Ils attribuent, de façon plus discrète, d'autres qualités à leurs mécènes. Leur port extérieur révèle une certaine allure : l'infant Pierre III est fort, grand et beau⁶². Mais ce qui leur importe davantage n'est pas tant la prestance physique que la capacité de mener avec élégance une vie sociable : leur courtoisie, leur mesure, leur gentillesse, leur joie, leur éducation, leur science et leur culture font

⁵⁵ *Ibid.* n° 171, v. 26-28.

⁵⁶ *Ibid.* n° 159, v. 113-116.

⁵⁷ A. JEANROY, *Un sirventés anonyme en faveur de l'infant Pierre d'Aragon*, dans *Studi medievali*, 1934, p. 1-7, v. 18.

⁵⁸ DE BARTHOLOMAEIS, *Poesie...*, n° 164, v. 19-22.

⁵⁹ E. KÖHLER, *Sens et fonction du terme 'jeunesse' dans la poésie des troubadours*, dans *Mélanges R. Crozet*, t. I, Poitiers, 1966, p. 569-583.

⁶⁰ DE BARTHOLOMAEIS, *Poesie...*, n° 159, v. 61.

⁶¹ *Ibid.* n° 171, v. 5 et 23.

⁶² *Ibid.* n° 159, v. 61-62.

l'objet du panégyrique des auteurs de *sirventes*⁶³. Leur religiosité s'attire également quelques allusions furtives⁶⁴. Elle est moins importante que la puissance ou la richesse de ces rois, qui placent davantage leur idéal dans la chevalerie profane, dont ils embrassent le système de valeurs, plutôt que dans une monarchie sacrée, que leur situation vis-à-vis de la papauté et de l'épiscopat tendrait à faire passer au second plan⁶⁵.

Pour les troubadours gibelins, Charles I^{er} apparaît comme le pôle répulsif des trois héritiers des Hohenstaufen de Sicile, dont ils vantaient, par contraste, les qualités chevaleresques. Guilhem de Montanhagol reproche aux Provençaux d'avoir choisi sa seigneurie cupide : à la suite de son avènement, il faudrait changer la dénomination du comté qui, au lieu de *Pro-ensa* (*pro* est l'un des adjectifs de *Pretz*) devrait s'appeler *Falh-ensa* (« trahison »)⁶⁶. Des critiques contre l'avarice de Charles I^{er} se retrouvent chez Boniface de Castellane qui récuse l'avidité de ses percepteurs⁶⁷ : son rejet de la fiscalité des Angevins s'explique par la place qu'il occupe, en tant que châtelain indépendant, au sommet d'une hiérarchie des pouvoirs ; or, la nouvelle administration princière remet en question cette domination⁶⁸. On retrouve, sous sa plume, le mythe de « la mauvaise seigneurie », largement diffusé à l'encontre de Charles I^{er} et vulgarisé par Dante⁶⁹. Paulet de Marseille lance ses invectives contre l'orgueil de l'Angevin, qui le mène à déshériter, de façon injuste, Manfred ; cette même superbe le rend impitoyable envers les Provençaux qu'il n'hésite pas à tuer⁷⁰.

En Italie, Calega Panzano lui prête une cruauté semblable, rappelant le massacre des gibelins de Sant'Ellero, perpétré par le maréchal Gui de Montfort, les troupes françaises et les guelfes florentins en 1267 : il fait remarquer que même les Sarrasins firent preuve de plus d'égards envers Charles lors de sa captivité en Terre sainte ; le troubadour génois l'accuse, en outre, de faux serment, puisqu'il a

⁶³ *Ibid.* n° 164, v. 6 et 28, n° 169, v. 24-25 et 32. J. ANGLADE, *Le troubadour Giraut Riquier de Narbonne et les Catalans*, dans *Anuari de l'Institut d'estudis catalans*, 1909-1910, p. 583, v. 52.

⁶⁴ DE BARTHOLOMAEIS, *Poesie...*, n° 169, v. 24.

⁶⁵ Sur la laïcisation des monarchies depuis la fin du XII^e siècle, cf. G. DUBY, *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, Paris, 1978, p. 332.

⁶⁶ P. T. RICKETTS, *Les poésies de Guilhem de Montanhagol, troubadour provençal du XIII^e siècle*, Toronto, 1964, n° 10.

⁶⁷ DE BARTHOLOMAEIS, *Poesie...*, n° 155, v. 22-28.

⁶⁸ AURELL, *La vielle...*, p. 195-202.

⁶⁹ A. BARBERO, *Il mito angioino nella cultura italiana e provenzale fra duecento e trecento : la multiforme immagine di Carlo d'Angiò*, dans *Bollettino storico-bibliografico subalpino*, 1981, p. 191-220.

⁷⁰ DE BARTHOLOMAEIS, *Poesie...*, n° 159, v. 31-33 et 43-44.

poussé son sénéchal et son compère l'archevêque à se parjurer; il constate son absence de largesse : «il était une fois avare en tant que comte et il est deux fois cupide en tant que roi»⁷¹. Austorc de Segret, un troubadour auvergnat, raille ce «chef et guide» des Turcs et des Sarrasins, qui égare ses sujets et outrage la chrétienté⁷². Orgueil, cruauté, perfidie, félonie et avarice sont, aux yeux de nos troubadours, les traits les plus saillants de la personnalité de Charles d'Anjou.

Le long emprisonnement auquel il soumit Enrique de Castille reflète ces mêmes vices. Une véritable campagne de propagande pour sa libération est menée par les troubadours gibelins, scandalisés par la mesquinerie du nouveau roi de Sicile. Ils savaient que le prêtre généreux d'Enrique à Charles I^{er} avait permis son intronisation en Sicile en 1265 : dans un *sirventes* rédigé au début de 1268, Calega Panzano lui en voulait de n'avoir jamais remboursé cette somme à l'infant de Castille. Cette mésentente financière poussa Enrique, qui avait naguère lutté du côté de Charles I^{er} à Bénévent, dans le camp gibelin. Son ingrat geôlier ne reconnaissait, cependant, pas les multiples services de son allié d'antan. Bartolomeo Zorzi le censure pour avoir déshonoré de la sorte les Espagnols, c'est-à-dire les sujets du roi de Castille et de Léon; Austorc de Segret demande au roi d'Angleterre de venger Enrique; le roi Alphonse X, trop heureux de savoir emprisonné son frère – jadis un cadet révolté contre sa royauté et aujourd'hui un parent gibelin des plus encombrants dans son chemin vers la dignité impériale – est critiqué par l'anonyme italien de 1276 et par Paulet de Marseille; Cerverí de Girona et Folquet de Lunel réclament, avec passion, l'amnistie d'Enrique⁷³. En faisant l'éloge de l'infant de Castille, héros de légende dont on chantait les prouesses tunisiennes et la prodigalité, les troubadours gibelins visaient à dénigrer Charles I^{er}, convaincus qu'il ne résisterait pas à la comparaison.

À la même époque, les penseurs favorables à l'Angevin, adeptes de la langue d'oïl pour la plupart⁷⁴, insistaient sur son attachement à

⁷¹ *Ibid.* n° 169 et A. JEANROY, *Un sirventés contre Charles d'Anjou (1268)*, dans *Annales du Midi*, 1903, v. 33-43 et 55.

⁷² R. LAVAUD, duc de LA SALLE, *Les troubadours cantaliens*, Aurillac, 1910, p. 572-579, v. 13, 23-24, 43.

⁷³ RIQUER, *El sentido político...*, p. 15-22.

⁷⁴ BARBERO, *Il mito angioino...* Sur les troubadours d'oc, bien moins nombreux, favorables à Charles d'Anjou, cf. BOYER, *Idéaux aristocratiques...* et AURELL, *La vielle...*, p. 174, tout en corrigeant le passage qui affirme que le *sirventes* de Peire de Chastelnau, louant Charles I^{er} pour sa victoire de Tagliacozzo, a été copié dans dix manuscrits, confusion avec la chanson de Raimon Jordan dont il est le *contrafactum* : en fait, ce *sirventes* se trouve dans le seul manuscrit a.

l'Église. Brunet Latin en faisait un *champion Jhesucrist*; Monte Andrea, un *campion san Piero*. La curie romaine abondait alors dans ce sens : ce rejeton de la maison de France sauvait la papauté de ses ennemis. La main de Dieu accompagnait ses actions. Ses campagnes italiennes étaient une véritable croisade : c'est en combattant avec courage les Souabes, ennemis de la chrétienté, que Charles d'Anjou mariait la chevalerie d'inspiration guerrière et laïque à l'idéal ecclésiastique qui fut jadis pacifiste⁷⁵.

Cette collusion entre le temporel et le spirituel exaspère les gibelins, héritiers, par ailleurs, du parti impérial dans l'ancienne querelle des investitures. Les critiques les plus fortes des troubadours s'adressent aux papes et aux clercs, qui mettent leur autorité spirituelle au service des Français : « les clercs sont la pierre et l'acier sur lesquels Charles aiguise son glaive »⁷⁶. L'épithète *fals*, « faux », est très souvent accolé au terme « clerc » dans leurs poèmes : cet adjectif semble aussi bien désigner l'hypocrisie que l'imposture de ces prêtres qui n'en sont pas; en mettant en cause l'authenticité du clergé hostile aux Hohenstaufen, les troubadours gibelins préservent l'institution ecclésiastique et le sacerdoce de leurs critiques, qu'ils détournent vers les hommes qui accaparent, de façon frauduleuse, la prêtrise.

À maintes reprises, une accusation revient dans nos chansons : le Saint-Siège a perverti le sens de la croisade, naguère destinée à reprendre Jérusalem, pour en faire un instrument au service de ses intérêts partisans⁷⁷. C'est ainsi que s'exprime, dans son *sirventes* de 1265, Ricaut Bonomel, un templier de Terre sainte, dépité par la prise d'Arsuf par Baïbars, sultan mamelouk : « Le pape prodigue l'indulgence à Charles et aux Français pour lutter contre les Lombards et, à notre détriment, fait montre de grande cupidité, car il accorde l'indulgence et nos croix pour des sous tournois. Et à quiconque veut échanger l'expédition d'outre-mer contre la guerre de Lombardie notre légat lui en donnera le pouvoir, car ils vendent Dieu et les indulgences pour de l'argent comptant »; ce légat n'est autre que Simon de Brie, futur Martin IV, qui proclama en France la bulle de

Rappelons au passage l'assertion de Giovanni Villani : « Les gens de cour, les ménestrels et les jongleurs ne plurent jamais à Charles d'Anjou », cité par LÉONARD, *Les Angevins...*, p. 43.

⁷⁵ BARBERO, *Il mito angioino...*, p. 139-145.

⁷⁶ DE BARTHOLOMAEIS, *Poesie...*, n° 159, v. 45-46.

⁷⁷ À la même époque, Matthieu Paris, moine de Saint Albans, pro-gibelin, écrivait dans sa chronique : « Templiers, Hospitaliers, le patriarche et tous les prélats et les habitants de la Terre sainte qui se battent contre les ennemis du Christ furent blessés en apprenant cela [la croisade de 1254 contre les héritiers de Frédéric II], car ils détestaient les faussetés du pape », cité par A. DEMURGER, *Vie et mort de l'ordre du Temple*, Paris, 1989, p. 269.

la croisade pour la Sicile⁷⁸. Calega Panzano dirige dans le même sens ses traits anticléricaux, faisant remarquer la déloyauté des prêtres qui portent la guerre en Toscane et en Lombardie, tout en passant des trêves avec les Turcs et les Persans pour assurer leur domination sur l'Italie⁷⁹. Depuis les campagnes de Simon de Montfort, le malheur des chrétiens d'Orient était brandi par les troubadours hostiles à la papauté qu'ils accusent de détourner la croisade au profit de ses intérêts politiques⁸⁰.

Toutes les autres critiques contre le clergé découlent de son immixtion dans les affaires temporelles et de ses prises de position partisans. L'orgueil des prêtres pro-français est une conséquence de ce goût pour le pouvoir⁸¹ : d'après Raimon de Tors, ils ne cherchent qu'à récupérer la couronne impériale, utilisant à bon escient Charles I^{er}, devenu leur homme de paille⁸². C'est pourquoi ils répandent partout, en dépit des commandements de Moïse et de leur mission pacifique, une guerre dévastatrice⁸³. La trahison, le mensonge et la fausseté sont des moyens pratiqués pour parvenir à leurs fins politiques⁸⁴. L'âpreté au gain «de ces faux pasteurs qui ont laissé Dieu pour de l'or et de l'argent» est des plus éhontées : Calega Panzano leur rappelle Pierre qui pêchait des âmes plutôt que des besants⁸⁵. Cette évocation des temps apostoliques baigne dans l'atmosphère d'évangélisme que les franciscains avaient tant contribué à répandre au XIII^e siècle. La simonie du clergé guelfe, sous son double visage de l'orgueilleuse envie du pouvoir et de l'avidité pour la poursuite des biens matériels, est assortie du nicolaïsme : «les faux clercs renégats pensent déshériter Conrad pour faire des cadeaux à leurs bâtards», affirme Boniface de Castellane⁸⁶. Ils ont, en somme, abandonné les recommandations de l'Écriture pour suivre leurs mauvaises passions⁸⁷.

Il serait déplacé de chercher des racines hétérodoxes dans ces affirmations, qui renvoient à des thèmes grégoriens, évangéliques ou spirituels, maintes fois utilisés par tous ceux qui, depuis le milieu du XI^e siècle, s'efforçaient périodiquement de réformer l'Église de son intérieur. Si hérésie il y a dans le gibelinisme diffus de nos *sirventes*,

⁷⁸ A. DE BASTARD, *La colère et la douleur d'un templier de Terre Sainte*, dans *Revue des langues romanes*, 1974, p. 333-373, v. 33-40.

⁷⁹ DE BARTHOLOMAEIS, *Poesie...*, n° 169, v. 5-8.

⁸⁰ AURELL, *La vieille...*, p. 52.

⁸¹ DE BARTHOLOMAEIS, *Poesie...*, n° 156, v. 5.

⁸² *Ibid.* n° 148, v. 31-32, et 158, v. 13.

⁸³ *Ibid.* n° 156, v. 12-14, et 169, v. 22-24.

⁸⁴ *Ibid.* n° 169, v. 5, 9-11, 73

⁸⁵ *Ibid.* n° 169, v. 29, 67-69.

⁸⁶ *Ibid.* n° 145, v. 30-31.

⁸⁷ *Ibid.* n° 156, v. 12-14.

elle est purement ecclésiologique, mettant en cause la seule institution ecclésiastique et ses représentants, plutôt que les croyances fondamentales du christianisme⁸⁸. Cet anticléricalisme s'explique certes par la trop pressante participation de la papauté et de l'épiscopat à la vie politique et par la volonté avouée des clercs théocratiques du XIII^e siècle d'imprimer leur marque aux événements temporels. Mais il a, surtout, pour origine le parti-pris favorable au roi de France et à son frère adopté par le Saint-Siège en contradiction avec les intérêts des héritiers de Frédéric II, vers lesquels se portaient les espoirs de maints méridionaux rêvant d'expulser les officiers de la couronne des anciennes principautés territoriales occitanes. À la solde de l'infant Pierre ou au service des communes gibelines du nord de l'Italie, nos troubadours diffusent des thèmes minant l'autorité de l'Église, principale alliée de la maison de France dans son expansion méditerranéenne.

À la fin du XIII^e siècle, le *sirventes* a été largement utilisé pour diffuser des thèmes gibelins, agissant sur l'opinion des élites italiennes et des populations provençale, languedocienne et catalane. Une volonté politique, plus que jamais affichée, préside à la création de ces chansons : c'est à la cour de Barcelone que la plupart d'entre elles ont été composées. Cette concentration de l'activité poétique coïncide avec une puissance accrue du palais princier face aux châteaux des sires, dont les moyens financiers diminuent et dont le rayon d'action rétrécit. Troubadours, jongleurs et ménestrels se rendent auprès de l'infant Pierre et de Constance de Hohenstaufen : ils préfèrent leur riche demeure aux maisons fortes de la noblesse; ils perçoivent les soldes de leur trésorier, dont la comptabilité rigoureuse, parvenue jusqu'à nous, témoigne de la modernité étatique du XIII^e siècle finissant. Ceux qui écrivent dans les villes italiennes gardent de même des contacts avec ce couple princier, où se concrétisent tous les espoirs de restauration souabe. Tous les chemins mènent à Barcelone, d'où partent des *sirventes* pour dénigrer Rome. Devenue un centre de propagande, la ville essaime dans une vaste périphérie méditerranéenne.

Cette concentration s'accompagne d'une détérioration du statut du troubadour, plus que jamais au service de son mécène. Jongleur autochtone rémunéré à la cour ou banni du Midi réfugié en Catalogne, il dépend entièrement du roi d'Aragon pour sa subsistance. Malléable, il écrit, avec talent, des *sirventes* en honneur de son protecteur et de sa belle-famille. Ses stéréotypes agissent avec efficacité sur l'affecte de ses auditeurs, préparant la révolte des Vêpres, le

⁸⁸ A. VAUCHEZ, *Un Moyen Âge sans hérésie?*, dans *Heresis*, 1989, p. 454.

triomphe des communes gibelines septentrionales et l'échec de la croisade de 1285.

Au XII^e siècle, la chanson politique s'épanouissait, de façon spontanée, dans une multitude de châteaux; quelques décennies plus tard, cette dispersion est remplacée par le dirigisme et par le centralisme royal. Le nombre décroissant des cours aristocratiques sonne, à courte échéance, le glas de la chanson provençale engagée. Derniers en date à s'adonner à ce genre littéraire, nos troubadours gibelins émettent le chant du cygne du *sirventes* occitan.

Martin AURELL